

devaient se lancer à l'assaut des portes Saint-Antoine et Saint-Pierre, tandis que l'infanterie allemande, les canonniers et quatre autres détachements espagnols attaqueraient la porte Saint-Servasius. Le reste de l'armée attendrait pour donner que la résistance des assiégés commençât à mollir ; alors, sur un second signal, elle se porterait en masse vers la partie des remparts appelée le Bourg, où les fossés étant sans eau et les murailles moins hautes, il était plus aisé de les escalader à l'aide d'échelles de siège.

C'était précisément sur cette partie des murs que les hérétiques avaient placé la statue de la Très Sainte Vierge. Elle était posée sur une corniche étroite, juste au-dessous des meurtrières. Pâle, silencieux, l'enseigne Alvar de Mirabal attend avec une impatience mal déguisée le signal de l'attaque. Sans sabre ni bouclier, il porte, pour toute arme, une paire de pistolets, passés dans sa ceinture, et tient à la main une longue lance flamande.

C'était une hallebarde d'une forme spéciale, avec une pièce de bois passée en travers dans la douille, pour l'empêcher d'enfoncer dans les terrains marécageux. Les paysans s'en servaient pour franchir les flaques d'eau et les bourbiers.

La démolition des remparts prit une grande heure ; car les assiégés, qui étaient commandés par un ingénieur français et un déserteur espagnol, réparaient les brèches avec une promptitude merveilleuse.

Du sommet d'une petite éminence, Alexandre Farnèse, à cheval, dirige l'attaque. Il est entouré de Don Pedro de Tolède, de Carlos de Manfelt, de Lope de Figueroa et de plusieurs aides de camp.

De tous côtés le canon tonne ; les remparts et les tranchées s'allument comme des volcans. On dirait cent tonnerres, dont les échos roulent et rebondissent sur une chaîne de montagnes.

Vers midi, au milieu d'un nuage de fumée et de poussière, la muraille s'entrouvrit ; puis l'on vit vaciller une tour énorme qui s'écroula sur le rebord du fossé. A l'instant, Alexandre Farnèse fait un signe : les tambours battent aux champs, les trompettes sonnent, les canons font silence, les épées sont au fourreau, les lances immobiles, et le drapeau qui a flotté sur les deux mondes s'abaisse jusqu'à terre. Et ces hommes bardés de fer, ces âmes énergiques, ces guerriers intrépides qui n'attendent qu'un ordre pour courir à l'ennemi, plient le genou et, dans un silence solennel, imploront l'assistance du Dieu des armées. Telle était, à cette époque, la coutume observée par les troupes catholiques avant la bataille, et en particulier par l'armée espagnole.

Le duc de Parme donna un second signal et les décharges de mousqueterie recommencèrent, suivies bientôt d'une effroyable explosion : un pan de muraille et la porte Saint-Servasius avaient disparu comme